

# HENRI LEVY: "JE CROIS A LA GUERRE DES SEXES"

En 1977, avec « Le Testament de Dieu », Bernard-Henri Lévy devient le porte-parole des « nouveaux philosophes ». L'auteur, un jeune agrégé de philosophie, est séduisant, provocateur, entreprenant, comme en témoignent par la suite « La Barbarie à visage humain » et « L'Idéologie française », qui sont autant de coups de théâtre dans le monde des idées. Aujourd'hui, la publication du « Diable en tête » (Grasset), le premier roman du même Bernard-Henri Lévy, roman d'une époque, roman policier, roman chant d'amour quand l'auteur célèbre les femmes, est aussi un événement.

**Le « New York Herald Tribune » a écrit à votre propos : « B.-H.L., des initiales aussi célèbres que celles de B.B. ». Vous sentez-vous une star ?**

J'ai été très surpris par cette affirmation, que je trouve exagérée... les écrivains ne sont plus les seuls à être des « stars » intellectuelles... voyez Alain Delon, Yves Montand ! Mais il me paraît de bon augure et positif que les écrivains engagent leur nom, leur célébrité, leur corps, si besoin est, qu'ils pensent avec leur voix, leur visage, qu'ils exposent leur singularité. « Il faut penser comme une fille enlève sa robe », disait Georges Bataille. En ce qui me concerne, j'écris avec ma singularité la moins anonyme et je ne ferai jamais partie des grincheux qui grognent contre les médias, la « prostitution des idées »...

**Cette « starification » n'est pas du goût de tout le monde, de ceux qui,**

**par exemple, continuent à ne considérer en vous que l'éternel adolescent superdoué, au physique romantique...**

Peut-être me déteste-t-on parce que je ne suis ni chauve, ni ventripotent... mais cela, ce n'est pas à moi de le dire ! Et surtout, pour d'autres raisons qui n'ont rien de bien personnel, et qui provoquent chez mes détracteurs une certaine crispation dès qu'on prononce mon nom. En fait, depuis 1977, on ne me pardonne pas « Le Testament de Dieu », « La Barbarie à visage humain », et « L'Idéologie française », qui fait toujours mal. Et depuis 1977, je passe mon temps à régler des comptes avec la communauté. Il est donc normal qu'elle me renvoie la balle. Mon roman, « Le Diable en tête », ne dissipera pas cette ambiguïté, puisqu'il donne à quelques-uns pour qui l'essai philosophique représentait une barrière de langue, de concepts, infranchissable, la permission d'aboyer... Changer de forme, de « couloir aérien », se livrer à une exposition flagrante, quel crime ! Quant à mon côté « éternel adolescent »... je le suis beaucoup moins qu'on le suppose. Et pas uniquement parce que j'ai trente-cinq ans, mais je suis devenu moins vulnérable à la malveillance, à la mauvaise foi, au dénigrement, je rêve à la vieillesse – comme mon héros, Benjamin – sans en retenir les aspects dramatiques, l'avachissement physique et intellectuel, sans mélancolie car je n'ai jamais chéri mon enfance.

**Pourquoi ?**

Mais parce qu'elle a été très

heureuse, bien sûr !

**Etes-vous sensible à ce qu'on dit de vous ?**

Je suis incapable – c'est une étrange singularité de mon caractère – de comprendre, de lire un texte qui m'est hostile. Par contre, s'il s'agit d'une critique favorable, je me sens envahi de tendresse, de reconnaissance, d'émerveillement, les larmes me montent aux yeux...

**Vous avez été acteur dans « Aurélien », à la télévision, vous êtes ceinture noire de judo, vous avez fondé un journal « L'Imprévu », aujourd'hui disparu, vous êtes éditeur, directeur de collection, et quoi encore...**

Ajoutez aussi que j'ai refusé de paraître dans le film de Godard, « Je vous salue Marie »... D'accord, je suis un boulimique de l'existence ! Je ne dors que trois heures par nuit, je suis fasciné par les destins troubles, j'aimerais avoir plusieurs vies, je suis un fétichiste de l'écriture... j'écris toujours avec les mêmes stylos feutre, sur le même papier... mais je suis aussi capable de refus. Je n'ai jamais voulu me laisser photographier avec ma femme, mes deux enfants. Pendant les trois années de préparation, de rédaction du « Diable en tête », l'incapacité où je me suis mis d'intervenir dans certains problèmes qui me tenaient à cœur, le souci de me réserver une part de silence indispensable, l'anonymat des chambres d'hôtel où je m'étais réfugié, m'ont été infiniment légers. Pour « L'Idéologie française », j'étais passé par des phases épouvantables, jamais au cours du « Diable en tête », qui est

SUITE PAGE 7

## BERNARD-HENRI LEVY

SUITE DE LA PAGE 5

pourtant un énorme défi...

**Ce qui n'est pas pour vous déplaire ?**

Avec « Le Diable en tête », j'ai voulu illustrer le naufrage des intellectuels, des dogmes, des idéologies, déchiffrer les grandes séquences de notre Histoire – fascisme, gauchisme, terrorisme –, et ce, avec une méthode bien particulière, puisque le roman est « animé » par cinq personnages principaux, cinq regards, cinq vérités faites de mensonges, de réalités, de contre-jours, qui témoignent de l'opacité des êtres humains, surtout de celle régnant entre les hommes et les femmes. Benjamin – ce n'est pas moi, attention ! – porte en lui un cadavre, un remords. Il traverse toutes les tentations tragiques, épouvantables de ce siècle avec une lucidité décadente... il est le hoquet de son temps et devient ainsi, je crois, le symbole de bon nombre de nos contemporains qui auront éprouvé cette expérience. Jusqu'au « coup de théâtre » final où il remplace les dogmes, l'idéologie, par la découverte, l'emprise de Jérusalem : une éthique dont j'avais vaguement commencé à poser les fondements dans mes précédents ouvrages. Jérusalem, c'est l'œil du cyclone planétaire où s'achève « l'idéologie française ». La terreur sacrée où on est perpétuellement confronté aux vestiges radioactifs de la divinité...

**Vous êtes croyant ?**

Non, mais je crois au Diable !... Jérusalem ne sera jamais une ville ordinaire. A Jérusalem, les choses de l'esprit et de la chair sont surdéterminées, on ne réfléchit pas, on ne marche pas, on ne fait pas l'amour innocemment, on est constamment, ainsi que l'est Benjamin, sommé de se retrouver, de se réconcilier avec soi-même.

**Trois femmes, Mathilde, la mère de Benjamin, Marie, qui l'aimera jusqu'à la mort, et Constance, sa sœur, dominant « Le Diable en tête ». Comment vous êtes-vous entendu avec elles ?**

Me mettre dans la peau d'une femme... l'accouchement de Benjamin, la frigidité, les vertiges de l'érotisme, l'orgasme... quel plaisir pour moi ! J'ai écrit ces morceaux

avec une étonnante facilité... sans doute à cause de la distanciation romanesque et parce que je suis persuadé que seules les femmes échappent au temps et gardent jusqu'au bout leur noblesse... Tous les personnages masculins du « Diable en tête » déchiffrent l'Histoire sur des corps de femmes, souvent ignorantes de la situation politique, voire naïves, mais ce qu'elles savent exprimer sur la collaboration, sur Mai 68, n'est jamais dénué de pertinence... elles ont des lueurs fulgurantes, parce qu'elles sont des opératrices de vérité, des miroirs reflétant le siècle. Ce qui ne m'empêche pas d'affirmer que la guerre des sexes existe, que, par définition, le désir rate toujours son objet, qu'il n'est pas l'harmonie, la communion bienheureuse qu'on prétend... que le désir, c'est aussi le mal, la souffrance, le Diable ! Il n'y a pas de désir béat, de désir plein, de désir communiant. Nier l'importance de la mort dans le commerce des corps me paraît être une illusion tragique et dangereuse pour l'espèce et qui peut mener aux pires égarements idéologiques, politiques. Autre illusion extrêmement grave pour moi : prétendre que les femmes sont libérées sexuellement. Elles ne le

**« TOUTS  
MES HEROS  
DECHIFFRENT  
L'HISTOIRE  
SUR  
DES CORPS  
DE FEMMES... »**

sont pas, elles ne le seront jamais. Contrairement à ce qu'elles s'imaginent, rien n'a changé pour elles sur ce plan, même si elles croient fonctionner d'une façon totalement neuve... nous connaissons tous de ces femmes qui s'efforcent, assez piteusement d'ailleurs, de se plier à une image, à des schémas types imposés par les modes, les divers courants de société, et qui n'y parviennent pas, puisque cette image est absolument irréaliste... Ne

me faites quand même pas dire que les femmes n'ont pas évolué, n'ont pas conquis des libertés jusqu'ici détenues par les hommes ! Mais la sexualité...

**Le premier roman signé Bernard-Henri Lévy, c'est un événement. En êtes-vous conscient ?**

J'ai vécu avec « Le Diable en tête » dans une sorte d'intimité presque obscène, au point qu'après, lorsqu'on m'a demandé un article pour une revue, je me suis aperçu que j'avais perdu ma « voix », que j'étais absolument incapable d'écrire comme Bernard-Henri Lévy, que c'était encore Mathilde, Marie, Constance, Benjamin, l'oncle Jean, Alain Paradis, et les autres... qui avaient toujours envie de s'exprimer à travers moi, qui ne me laissaient pas parler... Mais aujourd'hui, c'est fini. Alors, qu'ajouter, sinon : « Voilà, c'est fait, allez-y ». Je suis très docile, vous savez, pas du tout le genre « jeune loup », « archange et martyr » que l'on voit souvent en moi. Autre malentendu : ce goût que j'aurais, paraît-il, pour ceux qui réussissent, les gagnants. Faux ! « Le Diable en tête » c'est le roman d'un ratage parfait, d'une formidable équivoque, de la naissance à la mort du héros, de 1942 à 1983. Mais faut-il encore préciser que les échecs, les interrogations, le poids contrarié de la généalogie sont plus séduisants, plus romanesques que les certitudes, la paix de l'âme ? Stendhal, Balzac ne disent rien d'autre. Mais il est certain qu'il y en aura qui ne me pardonneront pas ce roman, cet écart... ce sont les mêmes qui me refusent le droit de vivre, d'être ! Et qui ne comprennent rien, pardon pour cette immodestie, à la postérité. Je crois à la postérité, je mise sur elle. L'écrivain ne doit pas s'enfermer dans la cité, mais basculer dans le temps. Toujours. Voilà pourquoi j'ai décidé de faire de mon œuvre une suite de relais où alterneraient essais, romans...

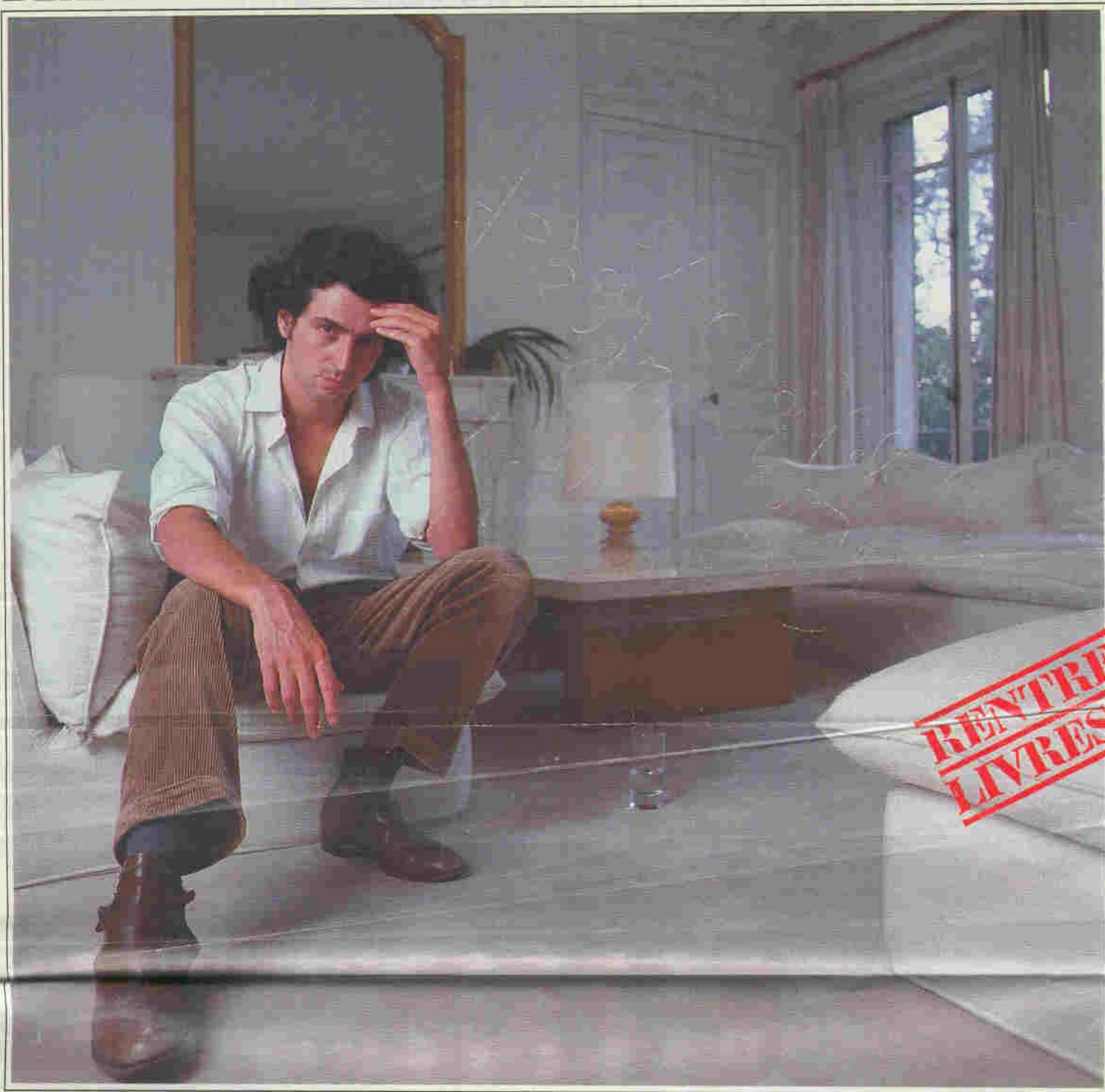
**Dans quelques années, votre fille Justine, qui a douze ans, votre fils, Antonin, trois ans, liront « Le Diable en tête ». Comment réagirez-vous à leur jugement ?**

Je sens que j'aurai très peur.

INTERVIEW DE FRANÇOISE DUCOUT

Elle 17.9.1984

## BERNARD-HENRI LEVY : 3 FEMMES ET LE DIABLE



Patrick Jacob

Bernard-Henri Lévy : il livre ses nouvelles batailles dans le roman et l'aventure de ce siècle.

**P**endant plus de trois ans, Bernard-Henri Lévy a transporté dans un gros sac noir les notes, les fiches, le manuscrit du « Diable en tête », son premier roman (à paraître chez Grasset, vous en lirez un extrait dans le prochain n° de ELLE). Quarante kilos que l'auteur de « L'Idéologie française » n'a jamais osé confier aux bagagistes des compagnies d'aviation. « Un jour, dit-il, j'ai même raté le vol de

Lisbonne : on voulait mettre mon sac dans la soute. Je ne suis pas parti. » Depuis 1977, et « Le Testament de Dieu », Bernard-Henri Lévy, ce philosophe de 35 ans, fébrile et super-doué, ne cesse d'agacer et d'étonner. Comédien le temps de l'adaptation télévisée de « Aurélien », d'Aragon, il a refusé les propositions de Godard et dresse devant sa vie privée un mur imprenable. Personne ne réussira à pho-

tographier ses enfants, Justine, 12 ans et Antonin, 3 ans. Pour écrire « Le Diable en tête », il a momentanément rompu avec le monde, s'est enfermé dans des chambres d'hôtel, à la campagne, à Rome, à Florence, loin, très loin. Mais rien de ce qu'entreprend Bernard-Henri Lévy n'est jamais innocent. Depuis quelques mois, son futur roman intrigue, fascine, suscite les commentaires. Certains de ses détracteurs

ne lui pardonneront peut-être pas de « changer de couloir aérien », d'oser se glisser dans la peau de trois femmes singulières. Boulimique de l'existence, fétichiste de l'écriture, Bernard-Henri Lévy avoue être subjugué par les personnages doubles et ceux qui ratent leurs rendez-vous avec eux-mêmes. Encore un paradoxe pour cet écrivain, ni archange, ni martyr, qui ne fait jamais semblant. F.D.